

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

IV

JEAN FÉRU ET MARTINET—(Suite.)

Jean Féru était venu du Val, il y avait près de dix ans. Il avait pris sa ferme à bail.

Le propriétaire, chose rare, était un Orléanais gêné, un pauvre confiseur qui avait mangé en spéculations agricoles tout ce qu'il avait gagné avec ses dragées et son caramel. Il faisait argent de tout, le pauvre homme ! Et quand, au bout de la première année, Jean Féru vint le payer, il le questionna, apprit que le fermier avait de l'argent et finit par lui emprunter dix mille francs.

L'année suivante, pour l'emprunt. Jean Féru proposa d'acheter la ferme. Le confiseur accepta.

Tous ceux qui virent le fermier se charger pour son propre compte de la propriété du confiseur en sologne, haussèrent les épaules et pensèrent que jamais il ne pourrait s'acquitter. Il n'avait donné que vingt mille francs, et la ferme lui était vendue quarante-cinq mille. Faire à cinq pour cent l'intérêt d'un argent qui n'en rapporte que deux au plus, c'est courir en poste vers une ruine prochaine. Mais Jean Féru était intelligent et courageux. Il fit des semis partout. Le sapin pousse vite et il pousse serré. Tous les ans on éclaircit la plantation, et tandis que les jeunes

sapins arrachés constituent un premier revenu, les autres grandissent. Tout l'argent gagné dans le Val par Jean Féru y passa ; mais le confiseur fut payé intégralement ; et lorsque Martinet, le fils du braconnier, commença à courtiser la Madeline, Jean Féru ne devait plus rien et était propriétaire. Mais il avait une nombreuse famille ; la Madeline était son septième enfant, et

Martinet, en calculant qu'elle n'aurait pour dot que quelques centaines d'écus, calculait juste.

Cependant pour lui qui n'avait rien, c'était une fortune, et il s'était juré d'enlever la jeune fille si on la lui refusait.

Martinet n'était pas un vilain garçon ; la Madeline était une fille simple et qui se laissait prendre aisément à un compliment. Elle avait fini par aimer Martinet ; et ce soir là, en quittant son père et en lui disant qu'il enlèverait la Madeline, Martinet ne s'était pas trop avancé.

La neige interrompant les travaux des champs, on avait veillé plus tard que de coutume à la ferme. Martinet s'était montré rieur ; la Madeline s'était laissé lutiner un peu.

Les frères de la jeune fille étaient aussi simples qu'elle, et ils considéraient Martinet, à cause de son habileté de braconnier,

comme un être vraiment supérieur. Il n'y avait que le vieux Jean Féru, qui était un homme d'âge et d'expérience, qui eût deviné le but des assiduités de Martinet :



Ah ! Seigneur Jésus ! dit-elle en se laissant embrasser sans trop de façon.

Or, ce soir-là, comme le jeune homme espérait sortir un peu avec la Madeline, se faire faire par elle un bout de conduite, Jean Féru lui prit le bras et lui dit :

— J'ai un mot à te dire, mon garçon.

Martinet tressaillit, mais il suivit le fermier.

Celui-ci l'entraîna dans un sentier qui conduisait de la ferme à la forêt, et qui était du reste le chemin ordinaire que Martinet prenait pour s'en retourner chez lui.

— Est-ce que vous auriez besoin d'un lièvre pour votre réveillon ? demanda le jeune homme avec embarras.

— Non, je veux te parler d'affaires, dit le fermier.

— Ah ! voyons !

— Tu fais la cour à ma fille, dit simplement le fermier.

— Je ne dis pas non, dit Martinet, et faut croire que ça ne lui déplaît pas.

— Oni, mais cela me déplaît à moi.

— Bon ! dit Martinet d'un ton insolent, si nous nous convenons pourtant...

— J'ai idée d'établir ma fille autrement, dit froidement le premier.

— Savoir si elle y consentira... ricana Martinet.

— J'ai l'habitude que mes enfants m'obéissent... Madeline comme les autres.

— Eh bien ! c'est à elle qu'il faut dire ça et non à moi...

— Tu te trompes, c'est à toi d'abord. Je te prierai de ne pas revenir à la ferme. On commence à jaser dans le pays, et comme je n'ai pas l'intention de te donner ma fille, quand même tu aurais des écus...

— Ah ! dit Martinet avec colère, c'est donc que je suis un voleur ?

— Non, je ne dis pas ça.

— Un mauvais sujet ?

— Je ne dis pas ça non plus ; seulement tu fais un métier qui ne me convient pas.

Et le fermier tourna le dos à Martinet et reprit le chemin de la ferme.

Martinet s'en alla ivre de rage, faisant le serment d'avoir Madeline ou de se venger cruellement.

Comme il quittait les terres de la ferme pour entrer sous bois, il entendit un coup de feu dans les profondeurs de la forêt.

— Hé ! hé ! se dit-il, je reconnais le brutal à papa.

Au bout de dix minutes, un second coup de fusil arriva à ses oreilles, et Martinet s'arrêta tout net.

Les braconniers ont coutume de charger plus fort le canon gauche que le canon droit. La seconde détonation était plus forte que la première.

— C'est le canon gauche de papa, se dit Martinet.

Or, comme il y avait eu un intervalle de dix minutes entre les deux détonations, Martinet se demanda pourquoi son père n'avait pas rechargé son canon droit. Et comme il cherchait la solution de ce problème, il vit une empreinte de pas sur la neige. Il se baissa pour l'examiner et ne s'y trompa point une seconde. C'était l'empreinte de la botte d'un gerdamo.

— Oh ! se dit le petit braconnier, est-ce que papa aurait fait un malheur ?

Et il rebroussa chemin.

En revenant sur ses pas, Martinet disait :

— On ne sait pas ce qui peut arriver. Si mon père s'est mis dans un mauvais cas, tant pis pour lui ! Mais moi je tiens à ce qu'il soit bien constaté que j'ai passé la veillée à la ferme de

Jean Féru, laquelle est tout contre les dernières maisons de Salbris, à deux pas de la gendarmerie. Et puis je vais peut être avoir moyen de revoir la Madeline. Ce vieux grigou de Féru est couché maintenant. Je m'en retourne rôder autour de la ferme.

Ce qui préoccupait le plus Martinet, dans les suppositions auxquelles il se livrait, depuis qu'il avait entendu le second coup de fusil, c'était la nécessité pour lui d'établir son alibi, de façon à n'être pas considéré comme le complice de son père. Il retourna donc vers la ferme, espérant que tout le monde y serait couché et que, par contre, la Madeline le guetterait et se douterait bien qu'il allait revenir.

Martinet jugeait la chose ainsi, parce qu'il pensait que Jean Féru se serait vanté à sa fille de l'avoir congédié.

Et Martinet pensait juste.

Comme il se glissait d'un arbre à l'autre, à travers le petit clos de poiriers et de cerisiers qui s'étendait derrière la ferme, il entendit un tout petit cri, assez semblable à celui d'un oiseau de nuit dans le lointain.

C'était un signal bien connu de Martinet.

Il répondit par le même cri.

Alors la porte de la ferme s'entr'ouvrit, et la Madeline se glissa dehors et vint à la rencontre de Martinet.

— Ah ! seigneur Jésus, quel malheur ! lui dit-elle en se laissant embrasser sans trop de façon ; sais-tu bien, mon gars, que le père ne veut pas entendre parler de notre mariage ?

— Il m'a dit qu'il me défendait de revenir, dit Martinet.

— Et à moi, continua la Madeline, il m'a parlé du mari qu'il me destine.

— Ah ! fit Martinet en serrant les poings, c'est donc qu'il compte t'établir ?

— Oui.

— Et avec qui ?

— Avec un de ses neveux qui est resté dans le Val. Il a un peu de bien, c'est un garçon travailleur.

— Vraiment ! ricana Martinet, et ça te plaît probablement, à toi, la Madeline ?

— Oh ! non, dit la Madeline, tu sais bien que nous nous étions promis.

— Alors, dit Martinet, quand on s'est promis, on ne se dédit pas.

— Je ne demande pas mieux, fit naïvement la jeune fille.

— Veux-tu t'en venir avec moi ?

— Où donc ça ? demanda-t-elle étonnée...

Mais Martinet n'eut pas le temps de répondre.

Un homme, caché jusque-là derrière un tronc d'arbre, se dressa devant lui et lui asséna un coup de fourche sur les épaules en lui disant :

— Ah ! misérable *enjôleur* de filles, voilà que tu veux enlever la Madeline.

Martinet poussa un cri de rage et la Madeline un cri d'épouvante ; car tous deux avaient reconnu Jean Féru.

Le fermier s'était douté que Martinet reviendrait et il avait fait bonne garde.

Au premier coup de fourche en succéda un second. Le fermier, malgré son âge, était vigoureux et plus fort que Martinet. Celui-ci voulu se défendre, mais le fermier, à bout de patience, tapait fort et dru, si bien que Martinet appela au secours.

Et Madeline jetait des cris.

En quelques minutes, tout le monde fut sur pied à la ferme, et les fils de Jean Fêru accoururent.

Martinet, qui avait tant tenu à se ménager un alibi, était bien loin de se douter tout à l'heure qu'il l'achèterait à ce prix.

Les fils se joignirent au père et on allait faire un mauvais parti au jeune braconnier, lorsqu'un secours inespéré lui arriva.

Au clair de la lune, les battants et le battu virent apparaître le tricone d'un gendarme.

Jean Fêru cessa de frapper, ses fils se sauvèrent, Martinet se mit à crier plus fort.

Le gendarme, qui s'en revenait de quelque expédition, s'approcha et dit :

— Ah ça ! on se bat donc ici ?

— A moi ! au secours ! on m'assassine ! répéta Martinet.

Jean Fêru jeta sa fourche.

— Misérable, dit-il, voici le brigadier auquel je vais raconter ce qui en est.

C'était, en effet, le brigadier lui-même, à qui le fermier et Martinet avaient affaire.

Le brigadier, s'étant interposé entre Jean Fêru et Martinet, dit à ce dernier :

— Mon garçon, je connais Jean Fêru, c'est un homme juste et qui n'est pas méchant. Si tu as été battu, c'est que tu lui as joué quelque mauvais tour.

— Mais non, dit Martinet.

— Tu es braconnier de profession, reprit le brigadier. Sans doute que Jean t'aura surpris posant des collets dans ses lapinières.

Mais Martinet se récria vivement :

— Si maître Jean, dit-il, veut parler la vérité vraie, il vous dira que j'ai passé la soirée chez lui.

— C'est la vraie vérité, répondit le fermier.

— Alors, demanda le brigadier, pourquoi vous querellez-vous ?

— Ce ne sera pas long à dire, reprit le fermier. Ce garçon-là cherche à enjôler ma fille, que je veux, moi, établir honnêtement. Ce soir, je lui ai signifié qu'il eût à ne plus mettre les pieds à la ferme : il s'en est allé ; mais au bout d'un quart-d'heure, il est revenu rôder autour de la maison et je l'ai surpris proposant à ma fille de l'enlever. Alors la colère m'a pris et je suis tombé dessus à coups de fourche, continua simplement Jean Fêru.

— Vous avez eu tort, maître, dit le brigadier. On ne doit pas se faire justice soi-même.

Puis il prit Martinet par le bras et lui dit :

— Viens-t'en avec moi, mon garçon, je te donnerai un bon conseil.

Martinet était peu satisfait de la manière dont il venait d'établir sa non-participation au crime qu'il soupçonnait, mais comme, après tout, il n'y avait rien à faire, pour le moment du moins, relativement à la Madeline, il suivit le gendarme.

Ce dernier l'emmena en lui disant :

— Ecoute, mon garçon, j'ai été jeune comme toi, et je comprends très-bien que les beaux yeux de la Madeline t'empêchent de dormir ; mais tu prends le mauvais chemin.

— Nous nous convenons dit Martinet.

— Oui, j'entends bien. Mais c'est pas le tout de convenir à la fille, il faut encore convenir au père. Si en place de *saignanter*, comme tu le fais, de braconner jour et nuit et de risquer sans cesse l'amende et la prison, tu travaillais, Jean Fêru te donnerait la Madeline.

— Oh ! dit Martinet, qui ne put maîtriser ses mauvais instincts, faudra bien qu'il me la donne.

— Il ne te la donnera pas !

— Mais puisque la Madeline veut bien que je l'enlève...

— Quelle âge a-t-elle ?

— Approchant seize ans.

— Sais-tu à quoi tu t'exposerais, si tu faisais cela ?

Martinet regarda le brigadier.

— Tu pourrais aller au bagne ou tout au moins te faire condamner à la réclusion.

Martinet tressaillit.

— Et tiens, poursuit le brigadier, je te veux donner un autre conseil. Les capitaine de gendarmerie a reçu du préfet des ordres très-sévères qu'il ma transmis. Ces ordres concernent les braconniers en général, ton père, tes frères et toi en particulier.

— Je ne chasse plus, dit hypocritement Martinet.

— Mais ton père continue...

— Pas en ce moment du moins. Il est malade, répondit Martinet à tout hasard.

— Eh bien ! tant mieux, dit le brigadier, car si par hasard il avait été en forêt cette nuit...

— Eh bien ? demanda Martinet avec angoisse.

— Il pourrait bien être pris...

— Ah !

— Et cette fois son compte serait bon, ajouta le brigadier, qui ne voulut pas s'expliquer davantage. Il a déjà deux condamnations...

— Mais puisque je vous dis qu'il est malade !

— Tant mieux ! répéta le brigadier. Et maintenant, bonsoir, mon garçon, et si tu m'en crois, tu deviendras travailleur... Peut-être qu'alors Jean Fêru te donnera sa fille...

Martinet quitta le gendarme et s'en alla en murmurant :

— Plus souvent que je ferai jamais un autre métier. Oh ! les gendarmes, je les ai-t'y en horreur !

V

LE RETOUR DE NICOLAS

Martinet s'était donc montré à son père et à son frère au moment où ces deux derniers délibéraient sur le parti à prendre.

Matthieu conseillait, on s'en souvient, à son père de se réfugier prudemment au fond de la forêt et d'attendre les événements.

Martin-l'Anguille hésitait. Sa fille venait d'arriver, toute rayonnante de son prochain bonheur ; il l'avait à peine vue ; il voulait la revoir encore. S'il partait, la reverrait-il ?

Et puis, comment lui expliquerait-on son absence ?

Martinet, en abordant son père et son frère leur dit :

— Vous ne seriez pas là, s'il n'y avait du nouveau.

— Ah ! tu crois ? fit Martin-l'Anguille d'un ton sombre.

— J'ai entendu les deux coups de fusil. Vous avez fait un mauvais coup, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Sur quel gendarme ? car ce n'est pas le brigadier, pour sûr.

— Qu'en sais-tu ?

— Je viens de le voir, le brigadier.

— Ah !

— Et je lui ai parlé, même ; et je lui ai dit que vous aviez mal au pied et que vous ne bougiez pas de la maison.

— Alors, dit Matthieu, faut rester, père.

Martinet reprit :

— Lequel est-ce dono ?

— C'est Michel Legrain.

— Est-il mort ?

— Je le crois. Il est tombé roide.

— C'est dommage, fit Matthieu, Michel Legrain était un bon garçon.

— Bah ! fit Matthieu, c'était un gendarme... et des gendarmes, il n'en resteraient qu'un, que ce serait encore de trop !

— Oui, fit Matthieu ; mais, en attendant, si on sait la chose...

— Tais-toi ! dit brusquement Martin que le remords prenait à la gorge.

Et il fit deux pas vers la maison.

— Avec qui étiez-vous ? demanda encore Martinet.

— Avec Nicolas.

— Eh bien ! où est-il ?

— Je ne sais pas... il s'est sauvé...

— Et il n'est pas venu ici ?

— Non.

Martinet regarda le ciel qui était étoilé et la lune qui allait disparaître derrière l'horizon :

— Il est près de quatre heures du matin, dit-il, et il n'était pas minuit quand vous avez fait le coup,

— C'est vrai.

— Où peut-il donc être allé ?

— Je crois bien que la peur l'a pris, dit le père, et qu'il n'ose pas revenir. Il est couché sans doute dans quelque cabane de bûcheron.

— Il est *horteux* en diable, ce *mioche*, fit Martinet avec dédain. Autant son *besson*, le petit Jacques, est un garçon résolu, autant il est couard, lui.

Matthieu dit avec ironie :

— Il était né pour être gendarme.

— Je ne sais pas, fit Martinet, mais faut se méfier de lui tout de même.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est capable de jaser.

— Oh ! dit Martin-l'Anguille avec colère, s'il trahissait son père, je crois que je le tuerais...

Et il mit, en parlant ainsi, la main sur la corde qui faisait mouvoir le loquet de la porte. Puis se tournant vers ses fils :

— Vous autres, dit-il, vous savez tout... et ça m'est égal... mais la Mariette, j'aimerais mieux être guillotiné tout de suite... et qu'elle ne sût rien...

— C'est bon, dit Matthieu, on se taira.

Et tous trois rentrèrent à peu près au même moment où le malheureux gendarme, appuyé sur le bras de Nicolas, quittait la hutte du bûcheron.

Les femmes dormaient ; le petit Jacques aussi.

Les trois hommes se couchèrent tous trois.

Mais aucun d'eux ne dormit. Ce fut une nuit affreuse, ou plutôt une fin de nuit qu'ils passèrent. En décembre, il est à peine jour à huit heures du matin.

Pendant quatre heures, le bruit du vent les fit tressaillir. A chaque minute, il leur semblait entendre des pas au dehors ; des pas de gendarmes qui venaient arrêter l'assassin. Et Nicolas ne rentrait pas !

Martinet, qui couchait avec son frère Matthieu, lui avait dit à l'oreille :

— J'ai comme une idée que Nicolas vendra la mèche.

— Oh ! le garnement, avait répondu Matthieu. Il a beau être mon frère, quand nous sommes sous bois ensemble, j'ai toujours envie de l'assommer d'un coup de croasse, tant il est *feignant* à l'ouvrage.

Enfin, comme le jour commençait à poindre, Martin-l'Anguille, qui, les yeux ouverts, était en proie à un affreux cauchemar tout rempli de juges en robe rouge, de gendarmes et d'échafauds, Martin entendit marcher au dehors, et il se dressa fièvreusement sur son lit.

La porte s'ouvrit avec précaution.

C'était Nicolas qui rentrait. L'enfant referma la porte comme il l'avait ouverte, et, sur la pointe du pied, il voulut gagner l'échelle qui mettait l'unique étage de la maison en communication avec le rez-de-chaussée.

C'était là-haut que Jacques et lui couchaient.

Mais son père l'interpella :

— Hé ! petiot ? dit-il.

L'enfant s'arrêta.

— D'où viens-tu ?

— Je viens de la forêt, répondit l'enfant.

— Pourquoi n'es-tu pas rentré plus tôt ?

L'enfant hésita à répondre.

— Voyons, Nicolas, dit Martin d'une voix plus douce, viens ici, que nous jasions un peu.

Nicolas s'approcha du lit de son père.

— Tu as bien vu le cerf, n'est-ce pas ? reprit Martin-l'Anguille.

— Oui, père.

— Et tu sais que je l'ai tué ?

— Je l'ai vu tomber.

— Tu m'as bien entendu, quand je t'ai crié : Sauve-toi ?

— Oui, père.

— Sais-tu pourquoi je criais ?

— Parce que le gendarme Michel Legrain vous poursuivait.

— Tonnerre ! murmura Martin-l'Anguille, comment sais-tu que c'était Michel Legrain ?

— Parce que je l'ai bien vu.

— Et tu sais ce qui est arrivé ? dit le braconnier dont la voix se reprit à trembler.

— Oui, père, murmura l'enfant. Mais n'ayez pas peur...

— Ah ! dit Martin, tu crois qu'on ne le saura pas ?

— Non.

— Pourtant...

— Michel ne dira rien.

A ces mots, le braconnier fit un bond et tomba sur le lit.

— Michel ? dit-il, Michel ? tu dis qu'il ne dira rien.

— Non.

— Mais il n'est donc pas mort.

— Grâce à moi, dit naïvement l'enfant : je suis arrivé comme il perdait tout son sang. Mais je l'ai soigné... j'ai mis de la neige sur le trou qu'avait fait la balle, et puis je l'ai porté dans la hutte des charbonniers, vous savez ?

Et Nicolas raconta à son père tout frémissant ce qu'il avait fait, ce que lui avait promis le gendarme, et comment il l'avait accompagné jusqu'à la lisière du bois.

Il dit cela simplement, comme il eût raconté l'action la plus banale du monde.

(A CONTINUER.)



LA DUCHESSE DE NEMOURS

DEUXIÈME PARTIE

I

LA TOILETTE DU SIRE DE GRAVILLE

Maitre Annibal Cola était compatriote et même un peu cousin du seigneur Tarchino, le spadassin qui faisait des sonnets et qui tuait les gens à coup sûr avec sa fameuse botte napolitaine. Mais tandis que ce vaillant Tarquin suivait le métier des armes, Annibal Cola s'adonnait à la science pacifique. Ils avaient quitté tous les deux ensemble leur beau pays de Naples, Vincent avec son stylet, Annibal avec sa trousse : Vincent était parvenu à changer son poignard contre une épée, Annibal n'avait pas fait une moindre fortune puisqu'il occupait maintenant l'emploi de barbier-étuviste auprès du seigneur comte de la Marche.

Tout le monde a rencontré quelquefois en sa vie de ces respectables figures de charletans italiens : c'est la beauté virile dans toute sa splendeur servant d'enveloppe à une âme de mascarille.

Annibal Cola était un coquin grave, et représentant mieux qu'un honnête homme.

Il avait, ce saltimbanque, une barbe splendide, un regard à la fois sévère et doux, une taille noble, une voix mâle et sonore. Messire Olivier de Graville, comte de la Marche, le payait fort cher, mais il ne le payait pas trop, car on n'eut point trouvé dans toute l'Italie, si fertile en marauds bien taillés, un maraud de si vénérable apparence :

Grâce à lui, Messire Olivier, bien qu'il frisât de très-près la cinquantaine, était resté un jeune homme. Il n'y avait pas une ride à son front, pas un poil blanc dans sa chevelure noire, non plus que dans sa barbe brillante et molle comme de la soie. Il était souple, il était léger, il avait le teint frais autant qu'une belle dame.

Tout cela parce que maître Annibal Cola connaissait les secrets cosmétiques de l'Orient et savait préparer des mixtions bien préférables à l'eau pure de Jouvence !

A l'heure où madame Blanche d'Armagnac se faisait costumer chez la Pavot, Olivier de Graville était déjà depuis longtemps à sa toilette. La toilette du sire comte, ne vous y trompez pas, était chose plus compliquée et importante, que la toilette d'une dame. Pour cet office, il avait non-seulement son grand accomodeur Annibal Cola, mais ses pages, ses valets de garde-robe, ses familiers ou chambellans et ses baigneurs.

L'eau chaude ruisselait par les tuyaux de jaspe, les parfums montaient et se mêlaient à la voûte, les baigneurs d'Orient étaient à leurs postes, savants dans l'art de masser à plaines mains et de rendre la souplesse aux muscles épuisés. Demi couché sur une chaise longue et tenant à la main un petit miroir de Venise, le beau sire Olivier donnait sa tête précieuse aux soins de maître Annibal Cola, flanqué de deux artistes subalternes.

Maître Annibal, en grand costume, portant le bonnet fourré, comme un docteur qu'il était, et la robe magistrale, éprouvait un à un chaque cheveu de son seigneur, tandis que les sous-officiers rendaient le même service à sa barbe.

— J'ai vu hier un poil blanc, disait Graville d'un air

sombro, j'en suis sûr, et vous savez nos conventions. Pour vous ce poil blanc est en avance de cinq années, car à la Pentecôte de l'an 85, vous m'avez garanti ma chevelure pour deux lustres tout pleins sur lesquels, au jour présent, il y a encore un à courir.

— J'ai garanti la chevelure de mon noble maitre, répondit le Napolitain gravement, mais je n'ai pas garanti sa vue. On croit voir quelque fois ce que l'on craint, et mon noble maitre craint beaucoup la venue du premier fil d'argent dans sa chevelure, la venue de la première ride à son front.

Il se redressa de toute sa hauteur.

— Moi, qui ne crains rien, ajouta-t-il, parce que je connais le pouvoir de ma science, je cherche ce prétendu cheveu blanc et je ne le trouve pas.

Le cheveu blanc était dans une petite pince d'or que l'Italien tenait effrontement entre l'index et le pouce. Le pouvoir de sa science consistait à épiler si adroitement le sire comte de la Marche que ce puissant seigneur ne le sentait pas.

Le comte éleva son miroir à la hauteur de son front et regarda bien attentivement la boucle où naguère brillait le cheveu blanc.

— Je ne le vois plus ! murmura-t-il. Ce diable d'homme me fera croire à la magie !

— Ayez seulement confiance en votre serviteur, Messire, prononça le Napolitain avec onction, et ne redoutez pas l'injure du temps qui glissera sur votre front préservé, comme l'eau de la tempête glisse sur le front de marbre des statues.

Il fit un signe ; un des valets baigneurs poussa un bouton de cristal fixé dans la mosaïque de la muraille et le principal tuyau de jaspe vomit au même instant des flots d'un liquide blancâtre, d'où s'échappèrent d'épaisses et lourdes vapeurs.

Une odeur pénétrante remplit toute l'étuve : c'était le bain de Ganymède qui arrivait dans la piscine.

Quatre valets s'attelèrent à la chaise longue de messire Olivier et le traînèrent jusqu'au bassin de porphyre où les baigneurs s'emparèrent de sa personne.

Fut le sire comte fut plongé dans l'onde salutaire où il demeura dix à douze minutes.

Ce qu'il y avait dans le bain de Ganymède nous ne pouvons vous le dire. Si nous savions le secret de cette mixtion héroïque à l'aide de laquelle, en un quart d'heure, maître Annibal Cola rejuvenissait de dix ans les chevaliers et aussi les dames, nous donnerions notre plume à un pauvre et nous nous ferions capitaliste !

Les valets baigneurs, dirigés par le grand Annibal, l'étrillèrent en mesure avec des gants de laine de chien, puis le comte gagna de son pied un lit somptueux où les masseurs d'Orient firent craquer chacun de ses muscles selon l'art.

Quant il se releva, la vie semblait avoir doublé en lui, et il déclara qu'il se sentait fort comme aux jours de sa jeunesse.

La besogne d'Annibal Cola n'était point finie, mais il fallait qu'un commencement de toilette eût lieu avant qu'il rendit ses derniers services à la chevelure et à la barbe de son seigneur. Deux portes battantes s'ouvrirent et montrèrent le somptueux réduit où messire Olivier passait une partie de ses jours à réparer des ans l'irréparable outrage.

— Ça mes enfants, dit-il, pendant qu'on jetait sur ses

épaules le manteau de laine fine et moëlleuse, c'est aujourd'hui qu'il faut faire merveille. Que les portes de mon appartement soient fermées, et si quelque fâcheux tente de s'introduire ici, qu'on le repousse, vint-il de la part du roi !

Comme il achevait ses paroles, trois coups, indiscrets, résonnèrent justement contre l'huis de la salle de sa toilette. Un valet s'élança aussitôt pour éconduire le fâcheux.

Le seigneur comte était déjà aux mains des artistes, chargés de le faire plus beau qu'Antinous, que Narcisse et que Paris.

— Il faut que je voie notre sire et sur l'heure, dit la voix du nouveau venu qui parlait avec les valets.

— Au diable ! dit Graville avec fatigue, si c'est pour affaire d'importance, celui là me verra dans huitaine, après les fêtes passées.

— Dites à Monseigneur, reprit la voix, que si je ne lui parle pas cette nuit même, il y va de ses plus chers projets.

Graville envoya à son miroir une œillade langoureuse.

— Mon plus cher projet, murmura-t-il, est de conquérir le cœur de la nonpareille Blanche d'Armagnac !

Les valets répondirent que l'ordre du comte était précis et l'on put juger à l'accent de l'étranger qui élevait la voix une troisième fois qu'on usait de violence pour le faire déguerpir.

— Dites-lui au moins mon nom, s'écria-t-il, dites-lui que c'est son féal Tarchino qui vient pour affaire de vie ou de mort.

Graville entendit ces derniers mots et se prit à rire.

— Oh ! le simple ! s'écria-t-il, qui croit ouvrir mes portes avec de grands mots, quand il n'aurait qu'à dire la vérité pour être introduit tout de suite ! Qu'il entre. Je ne me gêne pas avec Tarchino, le parent de mon fidèle Annibal.

Les valets cessèrent de défendre la porte et Vincenzo Tarchino entra d'un temps ; il avait ses bottes de cheval, la casaque couverte de poussière et les cheveux en désordre. A la vue des immenses préparatifs que l'on faisait pour la toilette du comte, car la chambre, toute vaste qu'elle était, paraissait réellement encombrée de chiffons et d'oripeaux, l'italien recula.

— Corps de Bac ! gronda-t-il, cet homme n'est qu'un misérable fou !

Ce disant il fit jouer son échine napolitaine et s'inclina respectueusement jusqu'à terre.

— Vive Dieu ! maître Tarquin, dit Graville, tout autre que vous eut risqué les étrivières en insistant comme vous l'avez fait. Ceci est un lieu sacré, vous le savez bien, une manière de temple où les pontifes seuls du culte de la déesse Hébé sont admis. Mais vous vous êtes souvenu que votre présence était utile cette nuit au château de la Marche et je vous rends grâce, maître Tarquin.

— Oui, oui... murmura le Napolitain, je crois bien que ma présence sera utile cette nuit au château de la Marche.

— Nous apportez-vous... reprit Graville, qui suivait avec complaisance les progrès lents de sa toilette dans son petit miroir de Venise, quelque tenson nouveau, quelque ballade fraîchement élaborée, quelque madrigal précieux pour la solennité de cette nuit ?

— Monseigneur, répliqua-t-il, si j'ai tant insisté pour pénétrer à l'heure qu'il est jusqu'à vous, c'est qu'il n'est guère temps, Monseigneur, de songer aux anagrammes, aux petits vers, ni à l'histoire de vos fêtes !

— Qu'est-ce à dire ? demanda Graville, qui fit un mouvement brusque et dérangea les nœuds savamment disposés de deux ou trois aiguillette.

Tarchino s'approcha de lui résolument.

— Monseigneur, lui dit-il, je vous demande d'éloigner tous ces gens-là, pour que je vous parle seul à seul :

Graville le regarda comme s'il l'eût cru fou.

— Ah ça ! dit-il, mon pauvre garçon, tombez vous des nues ! Interrompre ma toilette !... d'où sortez-vous ?

— Je reviens d'escorter jusqu'ici ma lame Blanche d'Armagnac, répondit l'italien.

— Madame Blanche ! répéta Olivier de Graville qui reprit sa voix de mandolin et son œil langoureux.

Tarchino se taisait.

— Et en escortant Madame Blanche, demanda encore Graville, avez-vous rencontré le diable, mon pauvre homme ?

— Oui, Monseigneur, répondit Tarchino avec un grand sérieux, vous avez deviné du premier coup : j'ai rencontré le diable.

En ce temps-là on ne prononçait jamais en vain le nom redouté de l'ennemi des hommes.

— Vous n'oserez pas railler avec moi, maître Vincent ! murmura Graville sévèrement, expliquez-vous, je vous prie.

— Je suis en la puissance de mon seigneur, répondit Tarchino, il peut ordonner de moi ce qu'il voudra, mais je ne m'expliquerai pas avant que ces gens soient dehors.

— Tu braverais mes ordres, vassal ! s'écria le comte dont les yeux s'allumèrent.

Les valets espérèrent un instant qu'on allait les charger de briser bel et bien les côtes de ce maraud, déguisé en gentilhomme, mais leur espoir fut trompé, l'échine de l'italien joua tandis qu'il répondait avec une certaine fermeté emphatique :

— Je n'ai jamais désobéi à Monseigneur, mais si Monseigneur m'ordonnait de le frapper d'un coup de poignard, à mes risques et périls, je lui désobéirais pour la première fois.

— Et qu'a de commun !... commença messire Olivier.

— Monseigneur, interrompit le Napolitain, mieux vaudrait pour vous recevoir dix coups de poignard que de livrer à tous ceux qui sont là le secret que je vous apporte.

Il y avait dans l'accent de Tarchino tant de solennité que le comte de la Marche eut enfin à réfléchir.

— Retirez-vous, dit-il à ses valets de toilette, et sur mon salut ! si cet homme s'est joué de moi, tant pis pour lui !

Les chambriers se retirèrent mortifiés, aucun d'eux n'aurait pu penser jamais que le beau comte de la Marche abandonnerait sa toilette inachevée, un jour de grande fête pour quoi que ce fût au monde. Graville et Tarchino étaient seuls, le comte se trouvait dans un accoutrement assez bizarre et que nous nous abstiendrons de décrire, pour ne point mêler trop de grotesque au sérieux de la scène.

Figurez-vous seulement Adonis, quinquagénaire, qui n'a pas eu le temps d'ôter ses papillottes et de régulariser son fard.

— Eh bien ! dit le comte, qu'as-tu vu ?

— J'ai vu madame Isabelle, duchesse d'Armagnac et le jeune sire Jean, héritier légitime de feu le duc de Nemours.

Tarchino pensait bien qu'Olivier de Graville allait rester foudroyé à cette nouvelle, mais le comte ne changea même pas de visage.

— Après ? dit-il.

— N'est-ce pas assez ? balbutia l'italien déconcerté.

— Et c'est pour cela que tu m'as interrompu ? s'écria Graville. Triple fou que tu es, tu as rêvé tout éveillé ou bien tu as rencontré des fantômes ! Ce matin même j'ai reçu une mis

sivo de Thibaut de Ferrières qui a quitté le service de madame Anne pour le mien et qui me dit apporter la preuve certaine du décès de madame Isabelle et de son fils.

— J'ai vu ce soir Thibaut, sire de Ferrières, répliqua Tarchino, c'est un homme obstiné : il m'a répété de vive voix ce qu'il vous avait écrit, mais Thibaut de Ferrières se trompe.

— J'aime mieux croire que tu te trompes, toi, maître Vincent, répartit le comte.

Tarquín sourit avec amertume.

— Parce que si je me trompe, murmura-t-il, Monseigneur aura tout sa gaieté au bal de cette nuit et répondra sans effort aux beaux sourires de madame Blanche.

Olivier de Graville ne se fâcha point et répondit simplement ;

— Maître Tarchino, vous avez deviné juste !

— Eh bien, moi, je vous dis, Monseigneur, s'écria Tarchino avec une colère concentrée, je vous dis : Amusez-vous cette nuit pour longtemps ! prenez-en, si vous pouvez, pour tout le reste de votre vie ! car vous manquez l'occasion de mettre le pied sur la tête du surpent et demain vous serez mordu !

Graville courba la tête, ébranlé qu'il fut, par cette énergique menace.

— A supposer que ton rêve fût une réalité, dit-il enfin, nous aurions du temps devant nous, ce me semble.

— Du temps ? répéta le Napolitain, savez-vous ce que le petit roi a dit ce matin ; Monseigneur ?

C'était de cette façon irrévérencieuse que les partisans de madame Anne de Beaujeu désignaient le fils de Louis XI, déjà majeur depuis trois ans.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le petit roi ? demanda Graville.

— Ce matin, répartit Tarchino avec lenteur, pour la première fois de sa vie, Charles de France a dit ; Je veux !

— Les rois disent : Nous voulons... murmura Graville qui essaya de railler.

— Madame la régente, poursuivit l'Italien, n'a pas osé résister, Monseigneur, parce qu'il y avait là cinq ou six vassaux de la couronne qui étaient aux pieds de madame Anne hier, et qui mis la main sur la garde de leur épée quand le roi de France a dit : Je veux.

— Comédie ! fit Graville.

— Non, non, Monseigneur, vérité : Ces gens ont vu que le trône n'était plus vide, et depuis ce matin la régence est finie.

— Eh bien, dit Graville, qui parlait néanmoins avec un certain embarras, dans l'intérêt du royaume, nous la ressusciterons, ne fût-ce que pour un peu de temps, la régence !

— Il vaudrait mieux profiter des quelques jours qui vous restent, répartit Tarchino ; pendant quelques jours encore le jeune roi, étonné de sa propre audace, laissera de fait le pouvoir aux mains de ma sœur. Pendant quelque jours encore, vous pouvez agir et prendre cette couronne de duc qui vous fera pair du royaume, et à l'abri de laquelle vos serviteurs compromis pourront ne retirer au besoin.

— Ah ! ah ! fit Graville, c'est donc là que le bât nous blesse, maître Vincent ?

— Monseigneur, j'ai beaucoup fait pour vous, et le gibet serait, à mon dévouement, une triste récompense !

Quand le sire comte de la Marche se trouvait dans l'embarras, son geste favori était de passer ses doigts parmi les boucles de ses cheveux noirs. Il voulut exécuter que des papillottes hérissées.

Il y avait longtemps que le sire comte pensait comme son âme damnée, Vincent Tarquin. Il y avait longtemps que, chaque matin, il se disait : Aujourd'hui nous allons travailler, aujourd'hui nous allons poser enfin la clef de voûte de notre fortune. Mais le jour se passait et le sire comte restait oisif ; il y avait toujours un prétexte à ces retards : tantôt c'était la prudence qui lui commandait de ne point trop presser la volonté royale, tantôt c'était la voix du plaisir qui l'appelait et qui l'entraînait.

Chose remise indéfiniment est, dit-on, chose manquée.

Olivier de Graville avait été un brillant soldat ; le succès avait fait de lui un grand seigneur très-ordinaire ; il avait ses jours pour être ambitieux ; c'étaient des accès, et, quand sa fièvre le prenait, il eût jonché la terre de cadavres pour arriver à son but. Mais l'accès fini et la fièvre passée, Olivier de Graville redevenait un homme frivole, de conception épaisse, de tempérament épuisé.

A bien réfléchir, n'avait-il pas remporté une assez belle victoire ? Parti simple homme d'armes de sa province, n'apportant à la cour que sa cape trop étroite et son épée à garde de fer, il était parvenu au premier rang de la noblesse française ; il dirigeait le conseil de régence, et personne, pas même ces ducs et pairs dont parlait Vincent Tarquin, ne pouvait lui disputer le pas.

Sa fortune valait mieux que l'apanage d'un prince, et son mariage avec madame Blanche allait lui apporter, sinon la duché-pairie de Nemours, du moins le pays d'Armagnac, qui ajouterait un beau fleuron à sa couronne de comte.

Quant à la duché-pairie, elle devait venir à son jour : Olivier de Graville était bien convaincu que ce but suprême de son ambition ne pouvait lui échapper, et c'est pour cela peut-être qu'il en prenait à son aise. Tarchino arrivait mal ; Graville avait mis dans sa tête qu'il ferait cette nuit-là définitivement et sans remise aucune la conquête du cœur de sa dame.

C'était une idée fixe : il était Salomon, il attendait la reine de Saba ; tout le reste lui semblait indigne d'occuper sa pensée.

Et cependant les dernières paroles du Napolitain firent sur lui une certaine impression, l'endroit sensible était touché. Les grandes maisons féodales étaient un peu, comme nos comptoirs, et, faisaient parfois faillite. Prenez le plus orgueilleux trafiquant et mettez en doute son crédit, il pâlira.

Graville pâlit parce qu'on avait mis en doute son crédit.

— Maître, dit-il, croyez-vous donc que nous soyons déjà si bas tombé ?

— Que Monseigneur me pardonne, répliqua Tarchino ; Monseigneur sera, dès qu'il le voudra, le plus puissant baron du pays de France, mais...

Graville l'arrêta du geste.

— Maître, dit-il j'exige de mes gens le respect tout d'abord. Par mon patron, ceux qui me croient réduit à de telles extrémités ne peuvent-ils changer de condition et prendre une autre bannière ?

— La fidélité... commença le Napolitain.

Graville haussa les épaules.

— Parlons raison, dit-il sèchement, vous n'êtes pas venu m'interrompre au milieu des apprêts de cette fête, de laquelle mon bonheur dépend peut-être, pour me conter des sornettes ? Quand les gens comme vous parlent de fidélité c'est qu'ils vont trahir. Changez de note, maître Vincent, ou je vais avoir toute la nuit des idées noires !

L'Italien garda le silence et sa figure ne laissa pas voir le

moindre mecontentement, Il avait dans son sac de quoi châtier le seigneur comte et la patience ne lui manquait point.

— Pour en finir d'un mot, reprit Graville, vous vous trompez sur tous les points. La veuve et le fils d'Armagnac ne sont plus, les missives que j'ai reçues ce matin m'annoncent le succès complet de mes deux envoyés, et demain je posséderai les minutes de l'enquête notoire demandée par Messieurs du parlement, pour prouver le décès du dernier Armagnac.

— En êtes vous bien sûr, Monseigneur ? murmura l'Italien.

— Il faut douze signatures de gentilshommes, anciens vassaux d'Armagnac, répliqua le comte. Thibaut de Ferrières en a recueilli cinq et Guillaume de Soles m'en apporte sept en comptant la sienne.

— En comptant la sienne ! répéta Tarchino, qui eut un sourire étrange.

Graville l'interrogea du regard, mais à cette question naette l'Italien ne jugea pas à propos de répondre tout de suite.

— Me serait il permis de demander à mon seigneur, dit il humblement, combien de temps il faut au parlement de Paris pour envoyer madame Blanche d'Armagnac en possession des domaines de ses ancêtres ?

— Trois jours, si c'est le comte de la Marche qui poursuit l'instance, répondit Olivier de Graville.

— C'est bien long, cela, Monseigneur, trois jours ! prononça lentement l'Italien ; je n'ai même pas besoin de vous demander maintenant combien de temps il vous faudrait pour épouser madame Blanche, à supposer que madame Blanche consentit, comme je l'espère, à devenir votre femme. Je n'ai même pas besoin de vous demander si madame la régente mettrait un zèle bien empressé à vous faire un cadeau d'épousailles, à vous Monseigneur, qui avez rompu tant de lances pour elle, dans les tournois, et combien de temps il lui faudrait pour conférer le titre de duc à l'époux de sa rivale. Il me suffit de votre première réponse et je vous répète, c'est bien long trois jours, Monseigneur !

— Le feu est il donc à la maison ? commença Graville qui esseyà de sourire.

Il y avait loin déjà de cette question à la hautaine rudesse de son premier langage.

— Plût à Dieu, Messire, dit Tarchino, que le feu fût à la maison, car il vous plairait peut-être de l'éteindre et ce que vous voulez, vous le pouvez. Ce que je vous reproche, dans mon dévouement, trop hardi peut être, c'est de ne pas vouloir. Non, Monseigneur, le feu n'est pas à la maison, mais Louis, duc d'Orléans, que vous croyez à Londres, a couché cette nuit au château de l'Isle-Adam, à huit lieues de Paris... Et la jeune madame Anne, duchesse de Bretagne, que vous croyez en la ville de Rennes, sa capitale, a passé ce matin par Tours, où le prévôt et les échevins lui ont dressé un arc de triomphe comme à la reine de France.

— J'enverrai cinquante hommes d'armes au château de l'Isle-Adam et le duc d'Orléans se cachera dans les caves, dit Graville.

— C'est possible répliqua Tarchino, mais il en sortira roi.

— Quant à cette grosse fille de Bretagne, reprit messire Olivier avec un suprême dédain, nous la renverrons manger son beurre aigre et son pain de blé noir !

Un jour, murmura l'Italien comme en se parlant à lui-même, il y avait en la bonne ville de St. Malo, assemblée de

Bretons. Et vous savez bien, Messire que les barons de Bretagne passent pour les plus difficiles à mener qui soient au monde ! Cette grosse fille, dont vous parlez, vint parmi eux et leur ordonna quelque chose qui ne leur plus point, j'ignore ce que c'était, ayant auprès de mon cher seigneur bien assez d'affaires pour me rompre la tête. sans voir à celle des autres. La grosse fille avait la couronne en tête et le sceptre à la main, ou dit qu'elle est belle et qu'elle portait bien tout cela. Elle monta sur son trône et promena son regard sur les rangs des seigneurs. Les seigneurs murmurèrent. La grosse fille ne dit que quatre mots, dans le patois du pays de Rennes, ce mot était sans doute le commencement d'une phrase, mais on ne la laissa pas achever.

— Et quels étaient donc ces mots ? demanda Graville.

— C'était quelque chose comme le *quos ego* de notre poète Virgilius Maro, répondit l'Italien en souriant, seulement il y manquait l'harmonieuse euphonie du langage latin. La grosse fille fronça le sourcil, ferma les poings et dit en frappant la table. *Qui qu'en grogne...* (Le premier qui murmure !...)

— Ce fut tout, ajouta Vincent Tarquin. On dit que les barons de Bretagne, depuis le premier jusqu'au dernier, courbèrent l'échine et demandèrent pardon.

— Maître Vincent, dit Graville, vous avez de belles histoires, mais madame Anne de Bretagne fit-elle dix fois plus rude encore, n'est pas la Reine que je sache !

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

AVIS A NOS LECTEURS ET AGENTS

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance, à l'avenir nous ne pourrons fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Nous prions nos lecteurs dont le terme d'abonnement expire à la fin du présent mois, et qui désirent continuer à recevoir le *Feuilleton Illustré*, de bien vouloir renouveler avant le 1er Avril, afin de ne pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an	\$1.00
" Six mois	0.50
" Trois mois	0.25
" Le numéro	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centils la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1938.

Agent pour Montréal :—M. PIERRE DROLET.

 " Québec : F. BÉLAND, 261, rue St. Jean.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal